HAMLET,

TRAGÉDIE,

IMITÉE DE L'ANGLAIS,

PAR M. DUCIS,
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
Secrétaire ordinaire de MONSIEUR.

Représentée, pour la premiere fois par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 30 Septembre 1769.

Accablée d'une si cruelle perte, mon ame n'eut plus de force que pour la sentir ; la voix de la Nature gémissante étouffa les murmures de l'Amour.

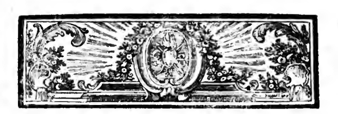
NOUVELLE HÉLOÏSE.

SECONDE ÉDITION.



A PARIS,
chez P. Fr. GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, au bas de la rue de la Harpe, à la Liberté.

M. DCC. LXXXIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.



A MONSIEUR

DE SARTINE,

CONSEILLER D'ÉTAT, LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE.

MONSIEUR,

Le ſuffrage dont vous avez honoré cette Tragédie avant qu'elle parût, m'avoit garanti l'indulgence avec laquelle le Public a daigné la recevoir. Ce n'eſt pas que vous n'ayez très-bien remarqué ſes imperfections; mais la piété filiale dont j'ai tâché d'offrir un modele dans le Héros de ma piece, vous a paru ſi digne du Théatre, que vous avez fait grace à la foibleſſe de mes talens en faveur du ſentiment que j'ai oſé peindre: auſſi l'ai-je regardé, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, comme un ſujet ſacré qui auroit mérité un peintre beaucoup plus habile. Je ſais, Monſieur, de quel œil vous voyez l'Art Dramati-

que, combien vous desirez que cet Art donne aux hommes des leçons publiques de devoir & de vertu. Hé ! qui pourroit le souhaiter plus ardemment qu'un Magistrat qui remplissoit avec éclat, dès sa jeunesse & dans un âge où le mérite même n'a pas encore droit à la réputation, les fonctions les plus saintes & les plus importantes de la Magistrature? J'essayerois en vain, Monsieur, de faire sentir combien vos occupations si étendues, si multipliées, si nécessaires au Prince & à l'État, sont au-dessus de tous nos foibles éloges. Je ne connois pour les actions qu'un orateur digne d'elles ; ce sont elles-mêmes. Je ne répéterai point le cri de la Capitale. Je me borne a vous offrir ce léger tribut de ma reconnoissance. C'est vous qui m'avez soutenu dans la carriere ; c'est sous vos auspices que je vais tenter de nouveaux efforts : heureux si je puis justifier un jour les bontés dont vous m'honorez.

Je suis avec respect,

Monsieur,

Votre très-humble
& très-obéissant serviteur,
DUCIS.

AVERTISSEMENT.

Je n'entends point l'Anglais, & j'ai osé faire paroître Hamlet sur la Scène Française. Tout le monde connoît le mérite du Théatre Anglais de M. de la Place. C'est d'après cet Ouvrage précieux à la Littérature que j'ai entrepris de rendre une des plus singulieres Tragédies de Shakespeare. On verra ce que j'ai emprunté de ce Poëte si fécond, si pathétique & si terrible. On s'appercevra combien il étoit essentiel qu'un Acteur célèbre, récemment admiré dans les rôles de Béverley & de Saint-Albin, répandît sur celui d'Hamlet cette sensibilité touchante & cette vérité inimitable qui le caractérisent. Malgré ce que je dois à M. Molé, je ne paroîtrai suspect à personne en répétant ici, d'après tout le Public, qu'il a été aussi frappant & aussi neuf dans les scènes sombres & terribles, que tendre & enchanteur dans les scènes de nature & de sentiment.

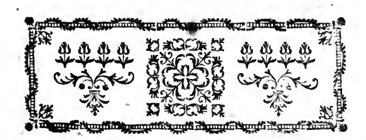
*

ACTEURS.

HAMLET, Roi de Danemarck.
GERTRUDE, veuve du feu Roi, Mere d'Hamlet.
CLAUDIUS, premier Prince du Sang.
OPHÉLIE, Fille de Claudius.
NORCESTE, Seigneur Danois.
POLONIUS, autre Seigneur Danois.
ELVIRE, Confidente de Gertrude.
VOLTIMAND, Capitaine des Gardes.
GARDES.

La Scène est à Elseneur dans le Palais des Rois de Danemarck.





HAMLET,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

OUI, cher Polonius, tout mon parti n'aſpire,
En détrônant Hamlet, qu'à me livrer l'Empire.
Ce Prince ſeul, farouche, à ſes langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il eſt dévoré.
Norceſte, dont ſur-tout je craignois la préſence,
Semble aider mes deſſeins par ſon heureuſe abſence :
En vain des bruits confus ſemés en cette Cour,
Dans les murs d'Elſeneur annonçoient ſon retour.
Tu connois pour Hamlet tout l'excès de ſon zele ;
Je craignois, je l'avoue, un ſujet ſi fidele :
Mais enfin mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obſtacle bientôt vont me nommer leur Roi.

POLONIUS.

Je m'étois bien douté que leur valeur guerriere
Aux yeux de Claudius paroîtroit tout entiere,
Et qu'en marchant sous lui, l'espoir d'être vainqueurs,
D'une ardeur aussi noble embrâseroit leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes discours dans l'instant ont enflammé leur zele:
Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
Vient d'essuyer l'Etat dans la mort de son Roi!
Livré depuis ce tems à l'horreur, à l'effroi,
Le Danemarck troublé semble avec la victoire
Pleurer sur son tombeau son bonheur & sa gloire.
Combien, présente encore à notre souvenir,
Sa mort nous menaça d'un funeste avenir!
Le Ciel parlant soudain par la voix des orages,
Etonna les esprits & glaça nos courages:
On eut dit que les vents, que les mers en courroux,
A son dernier soupir, s'élevoient contre nous.
Je leur rappelle alors la tempête effroyable
Qui signala du Roi le trépas mémorable;
Je leur peins l'Océan prêt à franchir ses bords,
Ses gouffres entr'ouverts jusqu'au séjour des morts;
Nos mers s'enveloppant de ténébres profondes,
La foudre à longs sillons éclatant sur les ondes;
Dans le détroit du Sund nos vaisseaux submergés,
Nos villes en tumulte & nos champs ravagés;
Chez les Danois tremblans la terreur répandue;
Ceux-ci croyant des Dieux voir la main suspendue;
Ceux-là, s'imaginant voir l'ombre de leur Roi,
Fuyant avec des cris, ou glacés par l'effroi;
Comme si des enfers forçant la voûte obscure,
Ce spectre à main armée effrayoit la nature;
Ou que les Dieux pour lui troublant les éléments,
Du monde épouvanté brisoient les fondements.

A ces mots, j'obſervois, empreints ſur leurs viſages,
De leur ſombre frayeur d'aſſurés témoignages :
Tant ſur l'eſprit humain ont toujours de pouvoir
Les ſpectacles frappans qu'il ne peut concevoir.
J'ajoute donc : je ſais de quel ſiniſtre augure
Fut ce déſordre affreux qui troubla la nature :
Nos ennemis armés, leurs flottes, leurs ſoldats,
Le nord autour de nous reſpirant les combats ;
Tout nous inſtruit aſſez, par cette triſte marque,
Combien perdit l'Etat en perdant ſon Monarque ;
Car enfin ſa vertu, je le dois avouer,
Moi-même, après ſa mort, me force à le louer !
Combien de lui pourtant j'ai ſouffert d'injuſtices !
C'étoit peu d'oublier mes travaux, mes ſervices,
Le cruel, me portant les plus ſenſibles coups,
Juſques ſur Ophélie étendit ſon courroux :
Il voulut que ma fille, à l'oubli condamnée,
Ne vît briller jamais les flambeaux d'hyménée,
Jaloux d'anéantir dans ce cher rejeton
L'unique & foible appui qui reſte à ma Maiſon.
J'approuve cependant les regrets qu'on lui donne ;
Mais quel eſt l'héritier qu'il laiſſe à la Couronne ?
Un fils, un Roi mourant, triſte, morne, abattu,
Foible, & dont rien encor n'a prouvé la vertu,
Qui loin des champs de Mars, dans ce Palais tranquile,
A caché juſqu'ici ſa jeuneſſe inutile,
Sans connoître ou chercher d'exploits plus glorieux
Que d'honorer en paix ou ſa mere ou ſes Dieux.
Que dis-je ? ſa raiſon ſouvent eſt éclipſée :
Tantôt d'un ſeul objet occupant ſa penſée,
Immobile, interdit ; tantôt ſaiſi d'horreur,
De ſon calme effrayant il paſſe à la fureur.
D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre ?
Autour de nous déjà voyez, pour nous ſurprendre,
Tous nos voiſins unis, à nous perdre excités,
Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.

Quelle main redoutable, aux combats aguérie;
De tant de bras armés ſoutiendra la furie?
Et d'ailleurs que tentai-je en prétendant régner?
J'exclus un foible Roi qui ne peut gouverner,
Une ombre, un vain phantôme inhabile à l'Empire,
Que conſume l'ennui, que la mort va détruire;
Et de qui le trépas, par les droits de mon ſang,
Me tranſmet ſa Couronne & m'éleve à ſon rang.
Je dis; & tout-à-coup ces illuſtres rebelles
Jurent entre mes mains de me reſter fidelles:
Ils déclarent Hamlet déchu du rang des Rois,
M'en donnent hautement & le titre & les droits;
Et je me flatte enfin que dès ce jour peut-être
Ces conjurés ardents à me choiſir pour maître,
M'immoleront leur Prince & m'oſeront porter
Au Trône d'où leurs bras vont le précipiter.

POLONIUS.

Le tems eſt cher, Seigneur, vous ſavez que la Reine,
Qu'enchaîne à trop de ſoins la grandeur ſouveraine,
Pour partager leur poids, voudra bientôt en vous
Donner un ſucceſſeur à ſon premier époux.
Sans doute elle attendoit que notre antique uſage
Eût des regrets publics borné le témoignage;
Et qu'enfin cet Etat, trop long-tems affligé,
Dans la nuit de ſon deuil ceſsât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter ſa colere,
Si refuſant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous ſon amour dédaigné?
Peut-être ſon eſprit furieux, indigné,
D'un trop juſte ſoupçon recevant la lumiere,
Va de tous nos complots pénétrer le myſtere.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,
Au-devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, Seigneur !

CLAUDIUS.

C'eſt par-là que ma prudente audace
De mes hardis projets doit lui cacher la trace :
Auſſi-bien j'ai cru voir, depuis la mort du Roi,
Dans ſes eſprits troublés quelques marques d'effroi :
On diroit qu'à mes yeux elle craint de paroître.
Trop prompt à la juger, je m'abuſe peut-être ;
C'eſt à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la ſoupleſſe & d'art & de détour.
Docile à tous ſes vœux, juſqu'à l'inſtant propice,
Je retiendrai ſes pas aux bords du précipice ;
Aucun de ſes ſecrets ne pourra m'échapper :
Son cœur foible & crédule eſt facile à tromper.
Mais t'avouerai-je, ami, ce qui trouble mon âme,
Ce ne ſont point ces mers, ces foudres, cette flâme,
Ce frappant appareil du céleſte pouvoir,
Ni ce ſpectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir.
Penſes-tu que des Dieux l'éternelle puiſſance
Daigne aux jours d'un mortel mettre tant d'importance,
Et que leur paix profonde interrompe ſa loi
Pour la douleur d'un Peuple, ou le trépas d'un Roi ?
Auteur, le croirois-tu, de ma terreur ſecrette,
Hamlet preſque mourant m'allarme & m'inquiéte.
Pourquoi tant de douleur, cet air ſombre, éperdu,
Et ſon couronnement juſqu'ici ſuſpendu ?
Qui l'anime ? eſt-ce haine, amour, crainte, eſpérance ?
S'il préparoit de loin quelqu'affreuſe vengeance !
D'où naît ce long chagrin dont il eſt dévoré ?
Toi-même dans ſon cœur n'as-tu point pénétré ?
Quel eſt donc ce ſecret qu'il s'obſtine à nous taire ?

POLONIUS.

Je tenterois en vain d'expliquer ce myſtere ;

Mais des langueurs d'Hamlet ſi je ſais bien juger,
N'y voyez point, Seigneur, un ennui paſſager.
Je connois trop cette âme & profonde & ſenſible,
Il cache un cœur de feu ſous un dehors paiſible;
Et tous ſes ſentiments, avec lenteur formés,
S'y gravent en ſilence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans ſa mélancolie,
Fixer d'un œil mourant la charmante Ophélie;
Ou tantôt vers le Ciel, muet dans ſes douleurs,
Lever de longs regards obſcurcis par ſes pleurs;
J'y remarquois empreint, ſous leur ſombre lumiere,
Des grandes paſſions le frappant caractere.
Ne vous y trompez pas; ſes pareils outragés
Ne s'appaiſent jamais que quand ils ſont vengés.
D'ailleurs, ſi j'ai bien lu dans les cœurs du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop ſu leur plaire.
» O combien, diſent-ils, un Roi ſi généreux
» Auroit, par ſes vertus, rendu ſon peuple heureux!
» Bon, juſte, courageux, aux ſeuls méchants ſévere,
» Hélas! nous aurions cru vivre encor ſous ſon pere.
Hâtons-nous, croyez moi, d'accomplir nos deſſeins;
La lenteur eſt ſur-tout le péril que je crains.
Je vais voir nos amis, affermir leur courage;
Et le moment venu d'achever notre ouvrage;
N'oublions pas, hardis à tout ſacrifier,
Que c'eſt au ſuccès ſeul à nous juſtifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit; on vient. Laiſſe-moi; c'eſt la Reine;
J'ignore en ce moment le motif qui l'amene;
Mais ne t'éloignes point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu ſeras éclairci.

SCENE II.

GERTRUDE, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Voici le jour, Madame, où libre de contrainte,
Mon amour plus hardi peut s'expliquer sans crainte.
Je sais que jusqu'ici, sans l'appui d'un époux,
Tout l'État avec gloire a reposé sur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos soins, votre tendresse
Pouvoient d'un fils mourant nous cacher la foiblesse:
Mais la guerre, Madame, est prête à s'allumer;
Le soldat veut un Chef, vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'est à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre;
Et ses flambeaux tout prêts vont briller pour nous deux,
Si cet espoir pourtant n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avouerai, Seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendroit mieux l'ardeur de votre impatience:
Quand tout respire encor la tristesse & l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de son Roi,
Quand sa cendre à nos yeux dans une urne amassée
Dans la nuit des tombeaux à peine est déposée,
Irons-nous, de l'Etat outrageant le malheur,
Par des feux indiscrets irriter sa douleur?
Songez sous quel auspice un semblable hyménée
A votre sort, Seigneur, joindroit ma destinée;
Et n'autorisons point, par trop d'empressements,
Des cœurs nés soupçonneux les secrets jugements.

CLAUDIUS.

Hé! Madame, est-ce à nous à craindre le vulgaire?
Espérez-vous qu'enfin ce censeur téméraire

Des actions des Rois ne soit plus occupé ?
De vos raisons sans doute il peut être frappé ;
Mais dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,
Nous vivons peu soumis à ces regles communes.
L'intérêt de l'Etat, sacré dans tous les tems,
Seul, de ces grands hymens doit fixer les instants.
Ne m'alléguez donc plus un prétexte frivole ;
J'ai, pour vous épouser, reçu votre parole.
Sur elle j'ai fondé mon espoir, mon bonheur.
La dégagerez-vous ? Prononcez...

GERTRUDE.

Non, Seigneur.
Il est tems, je le vois, de déposer la feinte,
Et je vais vous parler sans détour & sans crainte.
Vous savez à quel prix j'ai cru vous acquérir ;
Le crime est assez grand pour nous en souvenir :
Toujours depuis ce tems son horreur retracée,
Ainsi qu'un songe affreux, a rempli ma pensée ;
Car ne présumez pas que brûlant à mon tour,
Je me sois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périsse de nos feux la mémoire funeste !
Seul bien des criminels, le repentir nous reste.
Il en est tems encor : fléchissons, croyez-moi,
Sous l'ascendant sacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qui nous parle il est l'organe auguste ;
Je tremble, j'en fais gloire, & sans doute il est juste
Que ce ciel qui nous met au-dessus de nos loix,
Arme au moins les remords pour se venger des Rois.

CLAUDIUS.

Si malgré les terreurs dont votre ame est blessée
Je puis, sans vous déplaire, expliquer ma pensée,
Ce crime, dont encor nous gémissons tous deux,
Rappellez-vous les tems, paroîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitement sévere
De mes nombreux exploits fut l'indigne salaire ?

Qu'ai-je reçu du Roi pour mes travaux guerriers?
Avec crainte en ces murs rapportant mes lauriers,
Je tremblois qu'il osât, même après ma victoire,
Quand je sauvois l'Etat, me punir de ma gloire.
Déjà ses noirs soupçons s'étoient fixés sur nous,
Déjà cachant sa haine il préparoit ses coups:
Qui sait jusqu'où sa rage, à chaque instant aigrie,
Eût bientôt sur vous-même étendu sa furie?
Vous l'avez craint cent fois. Triste, inquiet, jaloux,
Le cruel.....

GERTRUDE.

Arrêtez, il étoit mon époux.
Il est juste qu'au moins nous lui laissions sa gloire,
Et quel reproche encor ferois-je à sa mémoire?
De la mort d'un mari rien ne peut m'excuser,
C'est à nous de frémir, & non de l'accuser.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire;
Des nœuds sacrés d'époux effet involontaire!
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'eusse ouvert mon tombeau:
Croyez-m'en, je suis femme, & la plus intrépide
Hésiteroit long-tems avant son parricide;
Si son cœur prévoyoit, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
Je vous fais voir, Seigneur, mon ame toute nue;
Son crime la poursuit, les remords l'ont vaincue.
Voilà ce que je suis; & quand je tremble, hélas!
Ma fausse fermeté ne vous trompera pas.
L'aveugle ambition ne m'a jamais séduite:
Si la soif de régner eût réglé ma conduite,
Qui m'auroit empéché, dès que j'aurois voulu,
D'usurper sur mon fils le pouvoir absolu?
Peut-être une autre femme & plus grande & plus fiere
Voudroit du Danemarck reculer la barriere,
Et du Nord étonné se faisant applaudir,

Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'ose point prétendre à ce comble de gloire ;
Je connois ma foiblesse, & je ne saurois croire,
Quand les dieux vont frapper, que l'encens des humains
Eteigne à notre gré la vengeance en leurs mains.
Je n'ai plus qu'un projet, il faut que je l'explique :
C'est de rendre à mon fils son pouvoir despotique,
De l'affranchir enfin de son pénible ennui,
De veiller cependant sur son peuple & sur lui,
De nourrir dans mon sein le remord que j'endure,
De mériter encor de sentir la nature,
De vous plaindre sur-tout. Après cela jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés.
Le soupçon, je le sais, regne entre des complices ;
De ces ménagemens je hais les artifices ;
Et dans ma crainte au moins je prétends en ces lieux
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins & voudrois y souscrire ;
Mais, Madame, est-il tems de couronner un fils ?
Songez quelle langueur accable ses esprits :
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense ?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance ?
Et si par-tout enfin le murmure ou l'aigreur
Jusqu'à désobéir......

GERTRUDE.

Qui l'osera, Seigneur ?
Près du trône placé, l'Etat qui vous contemple,
De la fidélité prendra de vous l'exemple.
Ou si quelque Sujet osoit s'en affranchir,
Je saurai, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin.....

GERTRUDE.

C'eſt aſſez, bientôt mon fils peut-être
A vos yeux comme aux miens va ſe montrer en maître;
J'eſpere que ces dieux qui liſent dans mon cœur,
Vont calmer ſes tourmens, vont finir ſa langueur.
Si par un crime affreux je l'ai privé d'un pere,
Il eſt bien juſte au moins qu'il retrouve une mere.

(*Un Garde paroît.*)

Garde, à Polonius annoncez à l'inſtant
Pour lui parler ici que la Reine l'attend,
(*Le Garde ſort.*) (*à Claudius.*)
Allez: & vous, Seigneur, connoiſſez par vous-même
A quel point je chéris l'éclat du diadême.

SCENE III.

GERTRUDE, CLAUDIUS, POLONIUS.

GERTRUDE, *continuant.*

VENEZ, Polonius, je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils ſous les yeux de ſa Cour;
Que tout dès ce moment ſe diſpoſe, s'apprête:

(*à Claudius.*)

Et vous, que je retiens pour cette illuſtre fête,
Ne croyez pas, Seigneur; que pour bleſſer vos yeux
J'affecte d'étaler un ſpectacle odieux.
L'amour ſeul, je le ſais, a produit notre crime.
Si de ſes maux enfin mon fils eſt la victime,
Je recevrai vos loix; ſon ſujet aujourd'hui,
C'eſt à vous, ſans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui reſtant fidele;
Songez que ſi jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des dieux peut vous donner des droits,
C'eſt ce ſoin généreux de défendre vos Rois.
Allez, que l'on me laiſſe.

SCENE IV.

GERTRUDE, *seule.*

ENFIN donc détrompée ;
Du seul bonheur d'un fils je vais être occupée.
Ah ! si mon cœur, toujours de ses devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des transports si doux ?
Si toujours sur un fils ma tendresse attentive.. :

SCENE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

DANS ce moment, Madame, ici Norceste arrive :
On sait qu'avec le Prince une tendre amitié,
Dès ses plus jeunes ans pour jamais l'a lié ;
Et nous espérons tous que cette confiance
Lui méritant du Roi l'auguste confidence,
Il saura de ses maux, dans leurs secrets discours,
Reconnoître la cause, & suspendre leur cours.

GERTRUDE.

Près de mon fils déjà s'est-il fait introduire ?

ELVIRE.

Voltimand jusqu'ici n'ose encor l'y conduire.
Le Prince semble fuir les regards des mortels.
Puissent finir, hélas ! des ennuis si cruels !

GERTRUDE.

Ah ! j'entrevois, Elvire, un rayon d'espérance.
Mon fils chérit Norceste, employons sa prudence ;
Heureuse si je puis savoir, par son secours,
D'où naît l'ennui profond qui consume ses jours !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

Expliquez-vous enfin; c'eſt trop vous en défendre;
Avez-vous des ſecrets que je ne puiſſe apprendre?
Madame.....

GERTRUDE.

Ah! laiſſes-moi.

ELVIRE.

Mais ſongez dans ce jour
Que vous devez paroître aux yeux de votre Cour,
Que ce couronnement dont la pompe s'apprête...

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête?
Hélas! ce triſte cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé!
A quel trouble mortel mon eſprit s'abandonne!

ELVIRE.

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi! tu l'as remarqué? Comment? expliques-toi.

ELVIRE.

Puiſſe-t-il n'avoir pas d'autres témoins que moi!

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Réponds-moi, chere Elvire.

ELVIRE.

De ce myftere affreux dois-je, hélas! vous inftruire?

GERTRUDE.

C'en eft trop. Qu'as-tu vu?

ELVIRE.

Madame, votre fein
N'auroit jamais conçu de coupable deffein?

GERTRUDE.

Ah! de ce doute horrible il eft tems que je forte;
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémirez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'eft vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le Roi fut furpris,
Vous voulûtes, Madame, écartant tout le monde,
Exhaler fans témoins votre douleur profonde.
J'en redoutai pour vous les premiers mouvemens;
J'ofai vous obferver dans ces cruels momens.
Que vis-je, jufte ciel! de foudaines allarmes,
D'effroyables tranfports fe mêloient à vos larmes.

Un grand remords ſembloit égarer vos eſprits ;
Vous appeliez la mort avec d'horribles cris.
Ai-je pu, diſiez-vous, ſur un Roi, ſur mon maître.....

GERTRUDE.

J'ai parlé !

ELVIRE.

Dans vos ſens quel trouble vient de naître !
Vous frémiſſez.

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit !

GERTRUDE.

Laiſſe-moi.

ELVIRE.

Quoi ! c'eſt vous dont les mains....

GERTRUDE.

Ont fait périr ton Roi.

ELVIRE.

Votre époux ! vous ! grands dieux !

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire :
Fuis mon aſpect fatal, crains l'air que je reſpire.
Fuis ! dis-je.

ELVIRE.

O perfidie ! ô déteſtable Cour !
Quel monſtre à ce forfait vous a conduit ?

GERTRUDE.

L'amour.
Ecoute, & plût au ciel, puiſque il faut te l'apprendre,
Que tout mon ſexe ici fût préſent pour m'entendre !

Je ne te dirai point qu'un fatal ascendant
M'entraîna par degrés vers un forfait si grand.
Loin de moi toute excuse injuste, illégitime,
Va, le cœur des mortels n'est point fait pour le crime,
Et dès qu'il est coupable, il n'a pour se juger
Qu'à descendre en lui-même, & qu'à s'interroger.
Tu t'en souviens encor. Tranquille & sans alarmes,
D'un hymen vertueux je goûtois tous les charmes.
Je devois toujours fuir : je revis mon vainqueur,
Claudius dès l'instant régna seul dans mon cœur.
Dans ce Palais bientôt éclata sa disgrace,
D'un reste de devoir le dépit prit la place;
Je plaignis mon amant, j'approuvai son courroux;
Je crus pouvoir sans crime abhorrer mon époux.
Eh quoi, me suis-je dit, sa cruelle prudence
Va donc sur ce que j'aime achever ma vengeance!
Pour prévenir ce coup tout me parut permis,
Le Roi dans ces momens, à mes soins seuls remis,
Empruntoit le secours de ces puissans breuvages,
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma foible main.
J'entrai chez mon époux : étonnée à sa vue,
Je cachai quelque tems ma terreur imprévue :
Mais soit qu'en le voyant pour la derniere fois,
Mon cœur de la pitié connût encor la voix;
Soit que prête à commettre un si grand parricide,
La Nature en secret malgré nous s'intimide;
En vain je rappelai mon courage interdit,
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je déposai la coupe auprès de ma victime.
Je sortis. Le remords tout-à-coup m'éclairant
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.

Craignant alors, craignant que le Roi ſans ſoupçon
N'eût déjà dans ſon ſein fait couler le poiſon ;
Je revolai vers lui ; je courois éperdue
Briſer la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut-être, d'un trait l'épuiſant à ſes yeux,
Appaiſer par ma mort la Nature & les Cieux :
J'entrai ; pour me punir ce ciel impitoyable.
Avoit déjà rendu mon crime irréparable :
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avoit inſpiré.

ELVIRE.

O ciel !

GERTRUDE.

Dans ma terreur je pris ſoudain la fuite ;
Je rejetai d'abord une importune ſuite :
Dans mon appartement ſeule avec mes remords,
Je croyois ſans témoins céder à mes tranſports.
Mes ſanglots, mes diſcours t'en ont appris la cauſe ;
Mon cœur d'un tel ſecret ſur ta foi ſe repoſe.
Je n'en murmure point ; j'accepte, je le doi,
Le ſupplice nouveau de rougir devant toi.
Hélas ! depuis l'inſtant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire, eh ! quel bonheur puis-je encore eſpérer,
Quand mon fils ſous mes yeux eſt tout prêt d'expirer ?
Plus d'époux, plus de fils. De mon hymen funeſte,
L'horreur d'un parricide eſt le fruit qui me reſte,
Et la Nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Juſqu'en mon propre ſein s'eſt cherché ſon vengeur.

ELVIRE.

Ce fils reſpire encor ; c'eſt à vous de connoître
De quel ſujet caché ſes douleurs ont pu naître.
Rien d'un ſi juſte ſoin ne peut vous diſpenſer ;
Car je ne croirai pas que prompte à l'épouſer,
Claudius. . . .

GERTRUDE.

Nous, grands Dieux ! que l'hymen nous unisse !
Que du soleil pour moi le flambeau s'obscurcisse,
Avant qu'un nœud si saint puisse assembler jamais
Deux cœurs infortunés unis par leurs forfaits !
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeste,
C'est de sentir au moins combien je me déteste.
Je voudrois quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible
Rendroit des Dieux pour moi le courroux plus flexible.
Ah ! si ces Dieux vengeurs, me dérobant leurs bras,
Avoient dès ce jour même ordonné mon trépas !
Si par la main du fils ils punissoient la mere !
S'ils vouloient d'un exemple épouvanter la terre !...
Moi, je craindrois, ô Ciel ! de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage, & les fruits de mon sang !
Mais que dis-tu, barbare, & quel est ton murmure !
N'as-tu pas la premiere étouffé la nature ?
Ta rage à ton époux osa ravir le jour ;
Crains ton fils, malheureuse, & frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah ! dissipez, Madame, une crainte funeste...
Vous connoîtrez bientôt... mais j'apperçois Norceste.

SCENE II.

GERTRUDE, NORCESTE, ELVIRE.

GERTRUDE, *allant à Norceste.*

Ah ! Seigneur, c'est à vous qu'une mere a recours,
Mon fils dans sa langueur va terminer ses jours ;
Tâchez de ses chagrins de pénétrer la cause :
C'est sur vous, sur vos soins, que mon cœur s'en repose.

Peut-être que le ſien, toujours fermé pour nous,
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos ſuccès bientôt je reviendrai m'inſtruire;
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'Empire,
De votre ami ſur-tout. C'eſt de vous ſeul, Seigneur,
Que dépend déſormais ma vie & mon bonheur.

NORCESTE.

Je vais le voir, Madame, & remplir avec zele
Les devoirs d'un ſujet & d'un ami fidele.
(*Gertrude & Elvire ſortent.*)

SCENE III.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND.

N'AVANCEZ pas, Seigneur, le Prince furieux,
De ſes cris effrayans fait retentir ces lieux!
Jamais dans ſes tranſports il ne fut plus terrible.
On diroit que d'un Dieu la vengeance inviſible,
Pour quelque grand forfait, l'accable & le pourſuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit!
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténébres.
Tremblant, pâle, égaré, pouſſant des cris funébres.
Dans l'état déplorable où le deſtin l'a mis,
Son œil peut-il encor diſtinguer ſes amis?

NORCESTE.

N'importe, permettez...

SCENE IV.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET, (*dans la coulisse.*)

Fuis, spectre épouvantable;
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

VOLTIMAND, (*à Norceste.*)

Vous l'entendez.

HAMLET, (*entrant précipitamment & comme poursuivi par un phantôme.*)

Eh quoi! vous ne le voyez pas?
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas.
Je me meurs. (*Il tombe dans un fauteuil.*)

NORCESTE.

Revenez d'une erreur si funeste;
Ouvrez les yeux, Seigneur, reconnoissez Norceste,
Que sa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Qui? Norceste! ah, c'est toi! que cet instant m'est doux!
Que pour mon cœur troublé ta présence a de charmes!

NORCESTE.

Qui peut donc vous causer ces mortelles alarmes?
Ah! Seigneur, si toujours, partageant vos douleurs,
J'ai reçu dans mon sein vos secrets & vos pleurs;
Si sur mon zele encor votre ame s'en repose
De vos affreux tourmens apprenez-moi la cause.

HAMLET.

Voltimand, laisse-nous. (*Voltimand sort.*)

SCENE V.

HAMLET, NORCESTE.

HAMLET.

Comment te révéler
Des secrets dont l'horreur me fait encor trembler!
Ah, Dieux!

NORCESTE.

Rompez, Seigneur, cet obstiné silence;
N'aurois-je plus de droit à votre confiance?
Quelle mélancolie, au printems de vos jours,
Vers leur terme, à grands pas, précipite leur cours?
Vous viviez si content sous les regards d'un pere.

HAMLET.

Que du soleil encor ne voit-il la lumiere!

NORCESTE.

Le tems qui fait calmer les plus justes regrets,
Ne pourra-t-il enfin vous consoler?

HAMLET.

Jamais.

NORCESTE.

J'admire ces regrets que la nature inspire;
C'est de la voix du sang le légitime empire.
Mais c'est à ce devoir donner assez de pleurs,
Souffrez.....

HAMLET.

Non, rien ne peut adoucir mes douleurs.
Par quels soins assidus, avec quelle tendresse,
Ce pere infortuné cultiva ma jeunesse!

J'étois loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût si-tôt pour jamais l'enlever à mes vœux.
Il n'est plus, & sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface & que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long, qui gênoit ses desirs,
Je vois déjà ma Cour revoler aux plaisirs :
Et moi, dans ce Palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux pere;
Et je ne lis par-tout, sur ces murs odieux,
Que les ordres sanglants que j'ai reçus des Cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, Seigneur, quel est donc le mystere?
Sont-ils de vos ennuis la source involontaire ?
Expliquez-vous enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut-être à s'abuser.
Deux fois dans ce Palais, ami, j'ai vu mon pere,
Non point le bras levé, respirant la colere,
Mais désolé, mais pâle, & dévorant des pleurs
Qu'arrachoient de ses yeux de profondes douleurs.
» O mon fils, m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
» Quel sang tu dois verser pour appaiser ma cendre.
» On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours:
» Ainsi les noirs complots sont voilés dans les Cours.
» Ta mere, qui l'eût dit ? oui, ta mere perfide,
» Osa me présenter un poison parricide;
» L'infâme Claudius, du crime instigateur,
» Fut de ma mort sur-tout le complice & l'auteur :
» Venge, a-t-il ajouté, le Ciel & mon injure.
» Ne crains point, par tes coups, d'outrager la nature.
» Répands, sans distinguer, le sang des inhumains.
» C'est moi, ce sont les dieux qui conduiront tes mains.
Sans lui répondre alors, plein de l'horreur profonde
Qu'inspiroit à mon cœur l'effroi d'un autre monde;

Quel eſt ton ſort, lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces Dieux que la main protectrice,
Par d'éternels tourments, ſur nous s'appeſantiſſe?
» O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas :
» Ces leçons du cercueil, ces ſecrets du trépas,
» Aux profanes mortels doivent être inviſibles.
» Que du Ciel ſur les Rois les arrêts ſont terribles !
» Ah ! s'il me permettoit cet horrible entretien,
» La pâleur de mon front paſſeroit ſur le tien.
» Nos mains ſe ſécheroient en touchant la Couronne,
» Si nous ſavions, mon fils, à quel titre il la donne.
» Vivant, du rang ſuprême on ſent mal le fardeau ;
» Mais qu'un ſceptre eſt peſant quand on entre au tombeau !
Il dit, & diſparoît.

NORCESTE.

Un tel diſcours ſans doute
A dû troubler votre ame, & je conçois...

HAMLET.

Ecoute ;
Ne crois pas qu'à ces mots mon eſprit éperdu,
Sans de cruels combats, ſe ſoit d'abord rendu :
J'ai réſiſtai long-tems. Ce Ciel que je révere,
A vu ſi, ſans frémir, j'oſai juger ma mere.
Sans ceſſe à l'excuſer mon cœur ingénieux,
Trouvoit quelque plaiſir à démentir les Dieux.
Mais cette nuit enfin revenu plus terrible,
» Mon fils (m'a dit ce ſpectre) es-tu donc inſenſible?
» Aux douceurs du ſommeil ton œil a pu céder,
» Et ton pere au cercueil eſt encore à venger ;
» Prends un poignard, prends l'urne où ma cendre repoſe ;
» Par des pleurs impuiſſans ſuffit-il qu'on l'arroſe ?

» Tire-la de sa tombe, & courant m'appaiser,
» Frappe, & fumante encor, reviens l'y déposer.

NORCESTE.

Quel ordre affreux, ô ciel!

HAMLET.

Quelque tems immobile,
Sans haleine & sans voix, je suis resté tranquile;
Mais enfin par degrés reprenant mes esprits,
J'ai rempli ce Palais d'épouvantables cris:
J'ai couru, tout tremblant, foible, éperdu, sans suite,
Le spectre à mes côtés sembloit presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur,
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Mais quoi! faudra-t-il donc, sur ce seul témoignage,
Qui de vos sens troublés est peut-être l'ouvrage,
Qu'un Prince, qu'une mere immolés par vos coups...

HAMLET.

J'aurai vengé mon pere & le Ciel en courroux.

NORCESTE.

Ainsi, bientôt, Seigneur, la charmante Ophélie,
De son pere, à ses yeux, verra trancher la vie.
Vous soupirez!

HAMLET.

Je tremble, & je n'ose entrevoir
A quel barbare choix me réduit mon devoir;
J'enhardis, en tremblant, mon ame encor flottante.
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'est plonger à sa fille un poignard dans le sein,
C'est la tuer moi-même; ainsi, mon cher Norceste,
A tout ce qui m'aima mon bras sera funeste.

Je verrai donc ma mere embraſſant mes genoux,
Suſpendant par ſes pleurs mes parricides coups,
Me dire... cher Hamlet, daigne encor me connoître,
» Epargne au moins, mon fils, le ſang qui t'a fait naître,
» Le ſein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté.
Et je pourrois, d'un bras par la rage agité, ...
Tu m'as ſéduit, ô Ciel! non, jamais ta juſtice
Ne m'auroit commandé cet affreux ſacrifice!
Qui, moi! j'accomplirois ce décret inhumain!
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon pere,
Mais je n'attente point ſur les jours de ma mere;
De l'art d'un ſéducteur ſon forfait eſt le fruit.
Borne, ô Ciel! ta vengeance au remords qui la ſuit.
Que pour elle mes pleurs, mes tourmens t'attendriſſent:
Ou s'il faut, malgré moi, que ces mains la puniſſent,
Pour prévenir ce crime & m'en ſauver l'horreur,
Ma mort m'empêchera de ſervir ta fureur.

NORCESTE.

Eh, Seigneur!

HAMLET.

Je ſuccombe. O nature! ô mon pere!

NORCESTE.

Seigneur, ſongeons plutôt à percer ce myſtere.
Craignez dans vos fureurs que marchant au haſard,
Votre eſprit égaré ne s'éclaire trop tard.
De ce pere adoré la cendre ici repoſe.
De ſa trop prompte mort cherchons tous deux la cauſe.
Cette urne, ce dépôt, à la nuit conſacré,
Ne peut-il de ſa tombe être en ſecret tiré?
J'ai mon deſſein: bientôt j'oſe vous le promettre,
Entre vos mains, Seigneur, je prétends la remettre;
La Reine vient vous voir, que ne l'éprouvez-vous?
Préſentez-lui ſoudain les cendres d'un époux.

A l'aſpect imprévu d'un objet ſi funeſte,
Vous épirez ſes yeux, ſon air, ſon port, ſon geſte;
Un coupable aiſément ſe trouble & ſe trahit,
Et vous pourrez par-là....

HAMLET.

Je t'entends, il ſuffit.
Cache bien mon ſecret; fuyons, je vois ma mere.

SCENE VI.

GERTRUDE, NORCESTE.

GERTRUDE.

MON fils me fuit, ô Ciel! quel eſt donc ce myſtere?
(*à Norceſte.*)
Vous ſavez tout, Seigneur, ne me déguiſez rien.

NORCESTE.

Son cœur, je l'avouerai, daignoit s'ouvrir au mien.

GERTRUDE.

Des chagrins de mon fils apprenez-moi la cauſe.

NORCESTE.

Vous connoiſſez la loi qu'un ſecret nous impoſe.

GERTRUDE.

Eh, Seigneur, je ſuis mere, & vous pouvez parler.

NORCESTE.

Madame, je ne puis.

GERTRUDE.

Vous me faites trembler.
Norceſte, je le veux, répondez-moi, vous dis-je.

NORCESTE.

Je résiste à regret, votre douleur m'afflige,
Madame. Mais enfin j'obéis à mon Roi,
Et ce profond silence est un devoir pour moi.

SCENE VII.

GERTRUDE, *seule.*

QUI peut produire, ô Ciel! l'air sombre de Norceste?
D'où naît donc ce refus, ce mystere funeste?
Je ne sais; mais je tremble. Une secrete horreur
M'accable en cet instant, ajoute à ma terreur.
Mais que vois-je? Ophélie!

SCENE VIII.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

AH! permettez, Madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon ame...

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez!

OPHÉLIE.

Daignez me promettre d'avance
Que ce cœur généreux oubliera mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime ſi grand auriez-vous donc commis?
Claudius... mais plutôt parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ſes maux pénétré le myſtere?
Ah! qui ſont-ils? parlez, éclairez une mere.

OPHÉLIE.

Madame...

GERTRUDE.

C'en eſt trop, répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connoiſſez du Roi les ordres rigoureux.
Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis, ſans crime, ou le voir ou l'entendre.
Le Prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment!

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais hélas! ſans eſpoir.
Nous avons tous les deux, à cet ordre rebelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles.
Mais c'eſt moi dont les feux trop prompts à me trahir
Ont, aux regards du Prince, oſé ſe découvrir.
Ainſi juſqu'à l'excès ſa flâme eſt parvenue.
De-là ce ſombre ennui dont la cauſe inconnue
Sur ſon ſort tant de fois alarma votre Cour;
Son déſeſpoir, ſes maux ſont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge & puniſſe mon crime.
A ce tourment, hélas! je me livre en victime:
Heureuſe ſi ma mort, en croiſſant ſon ennui,
Ne vous en prive pas quand je m'arrache à lui.

GERTRUDE.

Non, vous vivrez tous deux: ô moment plein de charmes!

Je pourrai donc, mon fils, ſécher enfin tes larmes.
Ses feux ſeuls ont produit ſa ſecrete langueur.
Hélas! eſt-on toujours le maître de ſon cœur?
Je conçois de vos maux quelle eſt la violence,
Sans doute il eſt affreux d'aimer ſans eſpérance.
Mais enfin par l'hymen je puis combler vos vœux,
Je n'ai qu'à dire un mot: j'y conſens, je le veux.
Vivez, régnez, aimez, je n'aſpire moi-même
Qu'à placer ſur vos fronts le ſacré diadême;
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment.
Je vous réponds déjà de ſon conſentement.
Quel ennui ſi mortel, quelle mélancolie
Tiendroit contre l'eſpoir d'obtenir Ophélie?
Embraſſez-moi, ma fille; allez, que ce grand jour
Couronne tant d'attraits, de vertus & d'amour!

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

OUI, Prince, de nos feux, j'ai trahi le mystere,
Vous n'outragerez point les volontés d'un pere.
La Reine qui vous aime a tout appris par moi.
Eh! comment lui cacher que le don de ma foi,
Lorsqu'à périr ici chaque jour vous expose,
Peut seul finir des maux dont l'amour est la cause!
Que n'avez-vous pu voir quel tendre embrassement
M'a confirmé sa joie & son consentement!
Tant d'amour l'a touchée; elle veut elle-même
Placer sur notre front le sacré diadême.
Mais quels sont ces soupirs avec peine arrachés,
Et ces sombres regards à la terre attachés?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois est plus loin qu'on ne pense.

OPHÉLIE.

Qu'entends-je? quel discours!... Seigneur vous vous troublez;
D'un ennui plus profond vos sens sont accablés.
Eh! quoi déjà pour moi votre ardeur affoiblie...

HAMLET.

Que tu me connois mal, ô ma chere Ophélie!

Si tu crois que mon cœur épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puiſſe changer jamais.
Ce cœur juſqu'au tombeau brûlera pour tes charmes.

OPHÉLIE.

D'où vient donc, malgré toi, vois-je couler tes larmes?
Qu'un profond déſeſpoir, peint dans tes triſtes yeux,
Ne ſemble m'annoncer que d'éternels adieux?
N'expliqueras-tu pas quel poiſon te conſume?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeſte amertume.

OPHÉLIE.

Ainſi ces nœuds charmans, cet autel fortuné
Où mon ſort ſous tes loix alloit être enchaîné...
Hélas!... je me trompois, ce n'étoit qu'un vain ſonge.

HAMLET.

Notre amour ſeul fut vrai, le reſte eſt un menſonge.

OPHÉLIE.

Cruel, ton cœur auſſi s'eſt donc fermé pour moi!

HAMLET.

Que ne peut-il, hélas! s'épancher devant toi!
Un obſtacle invincible à ce deſir s'oppoſe.
Tu verras mon trépas ſans en ſavoir la cauſe;
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'irriter,
Qui meurt, s'il ne t'obtient, & ne peut t'accepter:
Si le ſort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur ſur la terre eût égalé le nôtre?
Douces conformités & d'âge & de deſirs,
Le ciel autour de nous raſſembloit les plaiſirs.
Je ne te parle point de la grandeur ſuprême;
Ton cœur, je le ſais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant..... ô regrets!

HAMLET,

OPHÉLIE.

Acheve.

HAMLET.

Je ne puis,

OPHÉLIE,

Pourquoi ?

HAMLET.

C'eſt à la tombe à cacher mes ennuis,

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie !

HAMLET,

Il eſt tems que j'en ſorte ;
Sur toi, ſur mon amour, mon déſeſpoir l'emporte ;
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs & ſereins
Rarement ſur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorans que de ſources fécondes !
Des plaiſirs ſi trompeurs ! des douleurs ſi profondes !
Et que faire, Ophélie, en ce ſéjour affreux ?
Traîner dans les ſoupçons mon deſtin malheureux,
Ecouter les mortels ſans croire à leur langage,
De leurs diviſions voir l'affligeante image :
Pas un ſincere ami dont la fidélité
Conduiſe juſqu'à nous l'auguſte vérité ;
La vérité, grands Dieux ! qui ſi noble & ſi belle,
Devroit être des Rois la compagne éternelle.
Des guerres, des traités, d'infructueux projets ;
Des lauriers toujours teints du ſang de ſes ſujets ;
Au dedans, des complots, des cœurs ingrats, perfides ;
Du poiſon préparé par des mains parricides.
Ah ! puiſqu'à tant de maux le ciel livra mes jours,
Sans doute il m'autoriſe à terminer leur cours ;
Et qu'importe à ces Dieux qu'abrégeant ma miſere,
J'aie un inſtant de plus à gémir ſur la terre ?

Languiſſant, abattu, ſouffrant, prêt à périr,
Mon malheur eſt de vivre & non pas de mourir.

OPHÉLIE.

Qu'oſes-tu dire, ô ciel ! quel déſeſpoir t'égare ?
Ta douleur à la fin t'a donc rendu barbare ?
Hélas ! je nourriſſois cet eſpoir ſi charmant
D'eſſuyer quelque jour les pleurs de mon amant :
L'hymen va, me diſois-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs, l'attacher à la vie.
Je ne te parle plus de mes feux ni de moi ;
Mais pour oſer mourir, ta vie eſt-elle à toi ?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta Patrie ;
Entends à tes côtés le Danois qui te crie :
» J'ai remis dans tes mains mon ſort, ma liberté ;
» Entre ton peuple & toi n'eſt-il plus de traité ?
» T'aimer & t'obéir, voilà notre partage ;
» A vivre pour nous ſeuls la même loi t'engage.
» Sais-tu, tranchant tes jours, ſi dans tous tes Etats
» Plus d'un infortuné ne les réclame pas ?
» C'eſt à toi que le foible a commis ſa défenſe,
» Punir les oppreſſeurs, ſoutenir l'innocence,
» Protéger tes ſujets contre leurs ennemis,
» Voilà les droits ſacrés que le ciel t'a remis.
» De leurs malheurs cachés préviens, détruis les cauſes ;
» Ce ſont-là tes devoirs : meurs après ſi tu l'oſes.
C'eſt ainſi que l'Etat te parle par ma voix ;
Rends-lui, cruel, rends-lui le plus grand de ſes Rois ;
Qu'il revive en ſon fils, & que l'Europe entiere,
Au bruit de tes vertus, croye admirer ton pere.

HAMLET.

Hélas !

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais regne.

HAMLET.

Que dis-tu ?
Garde-toi bien ſur-tout d'outrager ma vertu.
D'un Prince mieux que toi je ſais ce qu'elle exige ;
Oui, tel eſt le devoir où ce grand nom m'oblige,
Qu'il me faut pour remplir un ſi ſublime emploi,
Ou régner par moi-même, ou ceſſer d'être Roi.
Vous le ſavez, grands dieux ! ma plus douce eſpérance
Etoit de voir mon peuple heureux ſous ma puiſſance :
Sans doute en m'accablant vous m'impoſez la loi,
De deſcendre d'un rang qui n'eſt plus fait pour moi.
(à Ophélie.)
Et toi, de qui l'amant & t'offenſe & t'adore,
Renonçons à l'eſpoir de nous revoir encore.
Adieu.... Je vais bientôt....

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir,
Ton cœur ſe trouble, héſite, & cherche à s'affermir :
Tu caches un deſſein.

HAMLET.

Qui, moi !

OPHÉLIE

Je veux l'apprendre.
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'oſez-vous entreprendre ?

OPHÉLIE.

C'eſt trop ſouffrir. Cruel, quels ſont donc tes malheurs?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs.

HAMLET.

Leur poids t'accableroit.

OPHÉLIE.

Connois mieux mon courage,
Penses-tu que les pleurs faſſent ſeuls mon partage ?
Pour te ſauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer & t'apprendre à ſouffrir.

HAMLET.

Malheureuſe ! & ſais-tu juſqu'où va ma conſtance ?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance ?
Vois-tu ſoudain les morts ſe montrer à tes yeux ;
Errer ſous ces lambris des ſpectres odieux ?
Le jour, vois-tu les cieux couverts d'ombres funébres,
La nuit, des feux ſanglans ſillonner les ténébres ?
Sens-tu par les enfers ton eſprit agité,
Dans ton cœur expirant tout ton ſang arrêté ?

OPHÉLIE.

Qu'entens-je, ô ciel !... n'importe, il faut me ſatisfaire.
Parle, acheve, éclaircis cet horrible myſtere.

HAMLET.

Laiſſe-moi mourir ſeul.

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je ſuis tes pas.

SCENE II.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, (*à Gertrude qui entre.*)

Ah, Madame, parlez & fecondez mes larmes;
Mes efforts contre Hamlet font d'impuiffantes armes;
L'amour n'a point caufé fes chagrins douloureux;
Son cœur, en frémiffant, cache un fecret affreux.
Les plus fombres tranfports font tout prêts d'y renaître,
Quelque accès tout-à-coup va l'enflammer peut-être;
Il s'étonne, il foupire, il n'a devant les yeux
Que des morts, des cercueils, des fpectres furieux.
Tout cet amas d'horreurs dont fon ame eft remplie,
Nourrit le noir poifon de fa mélancolie.
Arrachez fon fecret. Peut-être qu'en ce jour
La Nature fur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours, le front morne & févere,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards fur la terre?
De finiftres objets uniquement frappé,
Toujours d'un vain effroi ferez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,
Que vers des jours nouveaux nos jours font un paffage,
Que tout homme ici bas n'eft né que pour mourir?

HAMLET.

Madame, je le fais.

GERTRUDE.

Eh, pourquoi donc fouffrir
Qu'à des ennuis fecrets votre force fuccombe?
Vous tairez-vous, mon fils, fur le bord de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher?

HAMLET.

Plus mes malheurs ſont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis on conçu quelques crimes ?

HAMLET.

Ce bras n'eſt point ſouillé, mes vœux ſont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air ſombre, abattu?
Cette triſte langueur ſied mal à la vertu.
De vous ſur ces dehors que voulez-vous qu'on penſe,

HAMLET.

Mais ſi mon cœur eſt pur, que me fait l'apparence ?

GERTRUDE.

Eh, quel eſt donc, mon fils, ce ſecret important ?
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque inſtant.
Au nom de ma tendreſſe, au nom de ta naiſſance,
Par ces ſoins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi.... Tu pâlis; tous tes ſens ſont glacés;
Tes cheveux ſur ton front d'horreur ſont hériſſés:
Qui te rend tout-à-coup immobile, inſenſible ?
Tes yeux ſemblent fixés ſur quelqu'objet terrible.
Qui peut produire en toi ces mouvements divers ?
Sous tes pieds chancelans verrois-tu les enfers ?
O mon fils ! mon cher fils !

HAMLET, (*voyant l'ombre de ſon pere.*)

Le voilà; c'eſt lui-même:
Je t'entends, il ſuffit.

GERTRUDE.

Sors de ce trouble extrême.

OPHÉLIE.

Rappelle un peu tes ſens.

HAMLET.

Quoi ! vous n'avez point vu....

GERTRUDE.

De tes ſombres erreurs c'eſt l'effet imprévu.

HAMLET.

(*Accablé.*) (*Il voit encore l'ombre.*)
Ah, dieux !.... Il reparoît, il menace, il s'avance,
Où me cacher ! où fuir ſa fatale préſence !
Je me meurs.

GERTRUDE.

Hé, mon fils !

HAMLET.

Je ne pourrai jamais....

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé ?

HAMLET.

Non : de pareils forfaits
Ne nous ſont point preſcrits par la bonté céleſte.
Que croire à ton aſpect, ombre chere & funeſte ?
Viens-tu pour me troubler d'un preſtige odieux ?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux ?
Si tu n'es des enfers qu'une noire impoſture,
Qui t'a donné le droit d'affliger la nature ?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ſes loix.

GERTRUDE.

Quelles loix ! ô mon fils !

HAMLET.

Le trouble où je me plonge
De mes ſens prévenus vous paroît un menſonge !

GERTRUDE.

En pourrois-tu douter ? Ne vois-tu point, hélas !
Que c'eſt ta ſeule erreur....

HAMLET.

Ne vous y trompez pas ;
Tout eſt réel, Madame !

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels ſecrets combats ſon ame eſt déchirée !

HAMLET, (*ſuivant l'ombre des yeux.*)

Il ſe taît, il m'obſerve, il dévore ſes pleurs ;
Il cherche, en ſe voilant, à cacher ſes douleurs.
Quel ſpectacle !

GERTRUDE.

Ah ! mon fils !

HAMLET.

Attends, ombre immortelle !
Je te ſuis vers la voûte où ton ſort te rappelle.
Sur la terre exilé, mourant, chargé d'ennuis,
Peux-tu me laiſſer ſeul dans l'état où je ſuis ?

GERTRUDE.

Ta mere eſt avec toi.

HAMLET.

Satisfais mon envie ;
Ou ce fer par mes mains va terminer ma vie.

GERTRUDE, (*le désarmant.*)

Que fais-tu, malheureux?... Je vois tes pleurs couler!
Cruel, c'est dans mes bras que tu veux t'immoler!

HAMLET.

Où suis-je? qui me parle?

GERTRUDE.

Ah, reconnois ta mere!

OPHÉLIE.

Vois ta tendre Ophélie, à ton amour si chere.

HAMLET, (*à sa mere.*)

Hélas! c'est vous sur moi qui vous attendrissez!
(*à Ophélie.*)
Ces larmes, savez-vous pour qui vous les versez?

SCENE III.

HAMLET, GERTRUDE, CLAUDIUS, OPHÉLIE.

HAMLET, *continuant.*

CIEL! je vois Claudius.

GERTRUDE, (*à Claudius.*)

Seigneur, qui vous amene?
Venez-vous voir mon fils, lorsque sa mort prochaine...

CLAUDIUS.

Eh quoi! de leur hymen le moment souhaité...

GERTRUDE.

De cet espoir en vain mon cœur s'étoit flatté.
Mon fils de ses douleurs va mourir à ma vue,
Sans que jamais la cause en ait été connue.

CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Son ſort cruel m'étonne, & j'en plains la rigueur;
Mais puiſqu'enfin l'amour ne peut fléchir ſon cœur,
Vous ſavez quelle loi funeſte à ma famille
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille,
Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux;
Permettez que ma main lui choiſiſſe un époux,
Que des nœuds moins brillants...

HAMLET (*ſe réveillant tout-à-coup de ſon eſpece d'aſſoupiſſement.*)

Il n'en n'eſt plus pour elle;
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
Avez-vouz oublié que je ſuis votre Roi?
J'aime, je ſuis aimé, votre fille a ma foi,
Nul mortel à ſa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en Souverain me faire aſſez entendre.
Ce cœur que vous jugez ſans force & ſans vertu,
N'eſt pas peut-être encor tout-à-fait abattu.

(*Regardant Claudius.*)

Sans doute, ici mon ſceptre excite quelqu'envie;
Mais ſi je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en ſortirai pas que ce bras furieux

(*à Claudius.*)

N'ait aſſouvi ma haine, & ſatisfait les Dieux.

(*Il ſort.*)



SCENE IV.

GERTRUDE, CLAUDIUS, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

Quel eſt donc ce transport que je ne puis comprendre,
Madame ?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, Seigneur, je dois me rendre;
(à Ophélie.)
Suivez mes pas, ma fille, il le faut ſecourir,
Et je vais avec vous le ſauver, ou mourir.

SCENE V.

CLAUDIUS, *ſeul.*

A quel trouble inoui ce palais eſt en proie!
D'où naît cette fureur que le Prince déploie!
Sauroit-il notre crime ? auroit-il ſoupçonné
Par quel complot ſon pere eſt mort empoiſonné?
Quel que ſoit ſon ſecret, il faut que je l'arrache.
Le deſſein d'un amant avec peine ſe cache
Aux regards pénétrants des yeux qui l'ont charmé.
Par ma fille bientôt j'en veux être informé;
Il faut que de ſes pleurs l'invincible puiſſance
Enfin contraigne Hamlet à rompre ce ſilence.
La Reine que pourſuit ſon remords inquiet
Viendra lui demander un entretien ſecret:
C'eſt à moi tout-à-coup d'y mêler ma préſence,
D'obſerver avec ſoin s'ils ſont d'intelligence,
De retarder encor l'inſtant de leur trépas,
Ou d'entrouvrir ſoudain l'abîme ſous leurs pas.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

HAMLET, NORCESTE, *tenant une urne à la main.*

NORCESTE.

Oui, Seigneur, la voici cette urne redoutable
Qui contient d'un Héros la cendre déplorable.
Trop heureux que mon zele utile à vos desseins,
Pour fixer vos soupçons, l'ait remise en vos mains;
Puisse-t-elle adoucir la tristesse invincible,
Qui pour tous vos sujets vous rend inaccessible!
Donnez un libre cours à vos justes douleurs.
Sur cette urne à loisir laissez couler vos pleurs.
Mais quoi! sur cet objet votre vue attachée,
Par aucun autre, hélas! n'en peut être arrachée:
On diroit que ce cœur, trop pressé pour gémir,
Va finir ses tourmens par son dernier soupir.
(*Hamlet pénétré de douleur, fait des efforts pour parler.*)
Ah! Seigneur, achevez, que voulez-vous me dire?
Sa voix mourante, ô Ciel! sur ses levres expire.
O mon Prince, ô mon Roi! permettez qu'à vos yeux
Je dérobe un instant ce dépôt précieux.
(*Il va placer l'urne sur une table.*)

CLAUDIUS.

Hélas!

NORCESTE.

De tout l'Etat que l'intérêt vous touche,
C'est lui dans ce moment qui se plaint par ma bouche.

Vivez, régnez, voyez tout un peuple éperdu,
Rendez-lui dans son Roi le bien qu'il a perdu.
On vient. C'est Ophélie.

HAMLET.

O rencontre imprévue !
Comment cacher encor mes secrets à sa vue !
(*Norceste sort.*)

SCENE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

SEIGNEUR, souffrez qu'ici, pour la derniere fois,
Une amante à vos pieds fasse entendre sa voix.
Pour mon pere tantôt votre haine inflexible
A pénétré mon cœur du coup le plus sensible.
Il n'aspiroit, hélas ! qu'à vous voir mon époux :
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit sur vous ;
Il voudroit, s'il se peut, vous tenir lieu de pere.

HAMLET.

Lui ! ce barbare !

OPHÉLIE.

O ciel ! quelle ardente colere
A son nom seulement étincelle en vos yeux !
S'il excitoit lui seul vos transports furieux !
Si c'étoit lui... je tremble... hélas !

HAMLET.

Qu'osez-vous dire ?

OPHÉLIE.

Votre cœur en secret à la vengeance aspire;

Voilà de vos chagrins le principe inconnu.
Par la haine entraîné, par l'amour retenu...
J'entrevois... oui, Seigneur; le ſoin qui vous anime
Cherche à frapper ici quelque grande victime.
Vous prétendez en vain me le diſſimuler.
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHÉLIE.

C'eſt mon pere; oui, Seigneur, c'eſt lui-même.
Tantôt, à ſon aſpect, votre ſurpriſe extrême,
Votre horreur; vos diſcours, vos funeſtes tranſports,
Cette ombre tout-à-coup quittant le ſein des morts,
Sur vos ſens agités l'effet de ſa préſence,
Ces mots entre-coupés de devoir, de vengeance;
Ce dégoût des humains, ce Palais déteſté
Si ſouvent, diſiez-vous, par le crime habité;
Non, je n'en doute plus, votre ſombre furie,
Du ſang de Claudius brûle d'être aſſouvie.
Mais pourquoi l'accuſer? quel forfait eſt le ſien?
Vous, maſſacrer mon pere!

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHÉLIE.

Quelle erreur te ſéduit?

HAMLET.

Je ſais ce qu'il faut croire.
Le ciel s'eſt expliqué.

OPHÉLIE.

Tu vas ſouiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire eſt d'être fils.

OPHÉLIE.

Et la mienne à mon tour,
Eſt au devoir du ſang d'immoler mon amour.
Je ne n'examine point ſi mon pere eſt coupable;
De complots, d'attentats je le crois incapable:
Mais eût-il ſous mes yeux ſacrifié ſon Roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'eſt pas pour moi.
Il eſt mon pere enfin: je prendrai ſa défenſe.
Sur quel droit cependant fondes-tu ta vengeance?
Je vois quel trouble horrible a ſéduit ta raiſon;
Tu n'as devant les yeux que meurtre, trahiſon;
Ton cœur avec plaiſir, pour venger la Nature,
D'un crime imaginaire a conçu l'impoſture.
D'un ſang qui m'eſt ſi cher rougirois-tu ta main!
Quoi! tu connois l'amour, & tu n'es pas humain!
Hélas! combien le ciel trompoit mon eſpérance!
Aux autels de l'hymen mon cœur voloit d'avance;
C'eſt-là que j'eſpérois t'accepter pour époux;
Ton erreur pour jamais romproit des nœuds ſi doux!
Il en eſt tems encor. Prends pitié de toi-même.
Ne perce pas ce cœur qui t'accuſe & qui t'aime.
C'eſt ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux;
Sur l'auteur de mes jours ſuſpends du moins tes coups.
Songe, ſi quelque erreur t'entraînoit dans le crime,
Combien tes longs remords vengeroient ta victime.
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au ſupplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, & que ſais-je, peut-être,
De trahir en t'aimant le ſang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Hélas!

OPHÉLIE.

Tu t'attendris.

HAMLET.

Cachez-moi vos douleurs.

OPHÉLIE.

Et ſur qui, juſte ciel! verſes-tu donc ces pleurs?

HAMLET.

Sur nous.

OPHÉLIE.

Eh, quoi ton cœur......

HAMLET.

Il t'adore ſans doute.
Vois-y l'affreux combat que mon devoir me coûte,
Vois-y l'amour plaintif, indigné, furieux,
Balancer & ma haine, & mon pere, & les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puiſſance
Charge un ſimple mortel du ſoin de leur vengeance.
J'ai voulu cependant, les accuſant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colere,
M'a crié tout-à-coup : » as-tu vengé ton pere?
Je tirois ce poignard, l'amour m'a retenu :
Ce ciel enfin l'emporte, & l'inſtant eſt venu.
Moi-même en mes tranſports j'ai peine à me connoître,
Sous un bras tout-puiſſant je ſens trembler mon être;
Je vois avec horreur ces malheureuſes mains
Qui vont du ciel ſans doute accomplir les deſſeins.
Enfin mon pere eſt mort, il faut que je le venge.
Un ſi ſaint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un & l'autre éteindre notre amour;
Mais à mon pere, hélas! qui peut rendre le jour?
Une ſemblable plaie eſt à jamais ſaignante;
On remplace un ami, ſon épouſe, une amante;
Mais un vertueux pere eſt un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des Dieux.

OPHÉLIE.

Hamlet.... écoute encor.

HAMLET.

Je ne veux plus t'entendre;
De mon pere en ces lieux j'entends gémir la cendre.
Tes sanglots sur mon cœur n'ont que trop de pouvoir;
Il ont presque un moment ébranlé mon devoir.
Tu peux pleurer enfin, je puis braver tes larmes.
Je vois tout ton amour, ta douleur & tes charmes;
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon courroux,
Aux autels, malgré moi, me rendroit ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colere,
De cette main bientôt j'irois venger mon pere,
Verser le sang du tien, t'en priver à mon tour,
Et servir la Nature en outrageant l'amour.

OPHÉLIE.

Ah! tu m'as fais frémir. Va, tigre impitoyable,
Conserves, si tu peux, ta fureur implacable.
Mon devoir désormais m'est dicté par le tien;
Tu cours venger ton pere, & moi sauver le mien.
Je ne le quitte plus. De tes desseins instruite,
Je vais l'en informer, m'attacher à sa suite,
Jusqu'au dernier soupir lui prêter mon appui,
Et s'il meurt, l'embrasser, & périr près de lui.
Que dis-je? au même instant s'il veut choisir un gendre,
Je prendrai pour époux qui l'osera défendre.
Qu'il t'immole, il suffit; il est digne de moi.
Voilà sous quel serment je recevrai sa foi.
Ce sont-là les devoirs, ingrat, que tu m'imposes.
Hamlet, songe un moment aux maux où tu m'exposes.
Il faudra donc, grands Dieux! pour prévenir tes coups,
Que j'arme contre toi la main de mon époux;

A t'immoler par lui que je mette ma gloire,
Que j'attende, en tremblant, ſa mort ou ſa victoire :
Et s'il triomphe, hélas ! s'il te perce le ſein,
Que ce cœur ſoit forcé d'aimer ton aſſaſſin.
Non, je ne croirai point qu'Hamlet impitoyable
Nourriſſe avec plaiſir un tranſport ſi coupable.
Le tems, l'amour, le ciel vont bientôt t'éclairer,
Ou ſi de ton erreur rien ne peut te tirer,
Je n'entends plus alors, à te perdre enhardie,
Que l'intérêt du ſang qui m'a donné la vie.

SCENE III.

HAMLET *ſeul.*

Ah ! je reſpire enfin, je n'ai donc plus d'amour.
Je puis à ma fureur me livrer ſans retour.

(*En regardant l'urne.*)

Gage de mes ſermens, urne terrible & ſainte
Que j'invoque en pleurant, que j'embraſſe avec crainte,
C'eſt à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.
Mais quand j'aurai cent cent fois ma vengeance aſſouvie,
Eſt-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux pere ? Ah ! Prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi ſuis-je né ?
Eh, quoi ! ton noble aſpect, ton auguſte viſage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage ?
Les cruels... ils ont pu... tu ne jouiras pas,
Perfide empoiſonneur, du fruit de ſon trépas.
Je crois déjà, je crois, dans ma vengeance avide,
Preſſer ton cœur ſanglant dans ton ſein parricide.
Oui, perfide, oui, cruel ; ces mains vont t'immoler ;
Voici l'autel terrible où ton ſang va couler.

Mais de mon pere, ô ciel! je sens frémir la cendre.
Mes transports jusqu'à lui se sont-ils fait entendre?
O poudre des tombeaux, qui vous vient agiter?
Est-ce pour m'affermir, ou pour m'épouvanter?
Cendre plaintive & chere, oui, j'entends ton murmure:
Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure?
C'étoit pour te venger que j'ai souffert le jour.
C'en est fait, je te venge, & je meurs à mon tour.
Mais que vois-je?

SCENE IV.

HAMLET, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Ah! mon fils! quel est ce front terrible,
Ce regard menaçant, cet air farouche, horrible?

HAMLET.

Ma mere....

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui? moi!

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher.

GERTRUDE.

Que dis-tu?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux facrifice
Prefcrit à mon devoir la célefte juftice ?

GERTRUDE.

Dieux !

HAMLET.

Où mon pere eft-il ? d'où part la trahifon ?
Qui forma le complot ? qui verfa le poifon ?

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel filence
Dans la nuit des tombeaux retiendroit la vengeance :
Elle eft fortie.

GERTRUDE.

O ciel !

HAMLET.

J'ai vu...

GERTRUDE.

Qui ?

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il ?

HAMLET.

Du fang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr ?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi ! j'aurois pu commettre une action si noire !

HAMLET.

Démentez donc le Ciel qui me force à la croire.
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser ?...

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrois me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus foible apparence
Un moment dans mon cœur avoit pris sa naissance ;
Mais c'est le Ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois du sein des morts, à mes yeux présenté,
Mon pere a fait monter la vérité terrible :
Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible.
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses loix.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides.
Mais si des Dieux par-tout l'œil suit les parricides ;
Si d'eux, morts ou vivants, nous dépendons toujours,
Qui nous dit qu'à leur voix les monuments sont sourds ?
Et qui connoît du Ciel jusqu'où va la puissance ?
En vain le meurtrier croit braver sa vengeance :
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir ;
Il verra tout-à-coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime ;
Et ce flambeau du jour, allumé par les Dieux,
Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, Madame !

GERTRUDE.

Eh puis-je, hélas ! t'entendre,

Sans céder à l'effroi qui vient de me ſurprendre ?
Ah ! laiſſe-moi mon fils : ou ce comble d'horreur......

HAMLET.

Dans un cœur innocent d'où naît cette terreur ?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante....

HAMLET.

Forcez donc mes ſoupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire ?

HAMLET.

Il faut.... c'eſt à vous de ſonger
Par quel nouveau ſerment je vais vous engager.

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET, (*il lui préſente l'urne.*)

Prenez cette urne, & jurez-moi ſur elle :
Non, ta mere, mon fils, ne fût point criminelle.
L'oſez-vous ? je vous crois.

GERTRUDE.

Donne.

HAMLET.

Vous héſitez.

GERTRUDE.

Ah ! pardonne à mes ſens encor trop agités...

HAMLET.

Atteſtez maintenant...

(*Il lui met l'urne entre les mains.*)

GERTRUDE.

Eh bien... oui... moi... j'atteste...
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.

(Elle tombe sans connoissance sur un fauteuil. Hamlet place l'urne sur une table qui est à côté du fauteuil.)

HAMLET.

Ma mere!

GERTRUDE.

Je me meurs!

HAMLET.

Ah! revenez à vous,
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux:
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des Dieux.
Chere Ombre, enfin, tes vœux n'ont plus rien à prétendre;
L'excès de ses douleurs doit appaiser ta cendre.
Tu la vois dans mes bras, elle est prête à périr:
Ses remords sont trop grands pour ne pas t'attendrir.
Pardonne, ou s'il te faut un sanglant sacrifice,
Je vais t'offrir fumant le cœur de son complice.

SCENE V.

HAMLET, GERTRUDE, NORCESTE.

NORCESTE.

SEIGNEUR, Claudius vient, il porte ici ses pas.

HAMLET.

Qu'il paroisse.

SCENE VI.

HAMLET, GERTRUDE.

GERTRUDE.

(*toute éperdue.*) (*se mettant au devant d'Hamlet,*)
(*le bras tendu pour repousser Claudius qu'on ne voit pas.*)

Un moment... mon fils... n'avancez pas.
Dans cet appartement, Gardes, qu'on le retienne.

HAMLET.

Ah! je respire enfin. Ma vengeance est certaine.
C'est le ciel sous mes coups qui l'amene aujourd'hui.

GERTRUDE.

Que la pitié te touche.

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

Craignez qu'ici cette Ombre menaçante
Ne vienne raffermir ma fureur chancelante.
Fuyez, sortez, vous dis-je: ou plutôt je vous fuis.
Je crains tout de moi-même en l'état où je suis.

Fin du quatrieme Acte.

Voici la maniere dont on a représenté la premiere fois la fin de cet Acte.

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET, (*le Spectre reparoît.*)

La voyez-vous cette Ombre menaçante
Qui vient pour raffermir ma fureur chancelante?

GERTRUDE.

Où suis-je?

HAMLET, (*s'adressant au Spectre.*)

Oui, je t'entends : tu vas être obéi.
(*à sa Mere.*)
Oui, tous deux dans leur sang... Que faites-vous ici!

GERTRUDE.

Grands Dieux!

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce désordre extrême
Je puis dans cet instant attenter sur vous-même.

GERTRUDE, (*se laissant tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.*)

Ciel!

HAMLET.

Détournons les yeux.
(*Il tire son poignard.*)

LE SPECTRE.

Frappe.

HAMLET.

HAMLET.

J'entends ſa voix.

(*Se tournant pour frapper ſa Mere.*)

C'en eſt fait. A mes pieds! eſt-ce vous que j'y vois?

GERTRUDE, (*en ſe relevant.*)

Mon fils!

HAMLET.

Eh bien ma mere?.. ah! Dieux.... mon cœur peut-être,
D'un tranſport renaiſſant ne feroit plus le maître.
Fuyez, ſortez, vous dis-je: ou plutôt je vous fuis;
Je crains tout de moi-même en l'état où je ſuis.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, *seul.*

(*L'action se passe dans la nuit.*)

Oui, la Reine d'un fils approuvant la fureur,
Ne me regardoit plus qu'avec un œil d'horreur;
J'ai prévu mes périls, ma perte étoit certaine;
Je ne crains plus enfin ses complots & sa haine.
(*Regardant au fond du Théâtre la chambre d'où il est sorti pour entrer sur la scène.*)
Dans cet appartement loin du bruit écarté,
Au jour pâle & tremblant d'une foible clarté,
J'ai seul, de ce poignard, immolé ma victime:
Qu'elle aille à son époux conter mon nouveau crime.
Et toi, jeune insensé, de qui l'emportement
A fait suspendre encor le vain couronnement,
Lorsque ton corps sans force au repos s'abandonne,
Va chercher aux enfers ton sceptre & ta couronne.
Déjà mes conjurés occupent ce Palais,
D'avance à tout secours j'en ai fermé l'accès:
Nul doute, nul soupçon n'a prévenu Norceste.
Tandis qu'Hamlet plongé dans un sommeil funeste,
Croit qu'en fuyant ces lieux j'échappe à son courroux;
Qu'il sente ma présence, expirant sous mes coups:
Mais qui marche à pas lents sous ces voûtes funébres?

SCENE II.

CLAUDIUS, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

O mon pere !

CLAUDIUS.

Eſt-ce vous ? dans l'horreur des ténébres !
Vous, ma fille !

OPHÉLIE.

Ah, Seigneur..... eh quoi vous ignorez
Les périls menaçans où vos jours ſont livrés ?
Avant de ſuccomber à ſa langueur mortelle,
Hamlet vient d'ordonner qu'une troupe cruelle
S'oppoſe à votre fuite & s'attache à vos pas.

CLAUDIUS.

Que prétend ſon courroux ?

OPHÉLIE.

C'eſt trop peu du trépas.
Son injuſte rigueur vous dévoue aux ſupplices.

CLAUDIUS.

Qui ? lui !

OPHÉLIE

Tremblez, Seigneur. Dans ſes ſanglans caprices
Un Roi, quoi qu'il ordonne, eſt sûr d'être obéi.

CLAUDIUS.

Qui crois-tu de nous deux qui doit trembler ici ?

OPHÉLIE.

N'a-t-il pas dans ses mains la suprême puissance ?

CLAUDIUS.

Mais si dans un péril j'implorois ta défense,
Et qu'entre l'un ou l'autre il te fallut opter,
Qui préférerois-tu ?

OPHÉLIE.

Pouvez-vous en douter ?
Je sens que pour sauver un tête si chere,
Je mettrois mon bonheur à mourir pour mon pere.

CLAUDIUS.

Rien n'affoiblira-t-il ce juste sentiment ?

OPHÉLIE.

Ah ! j'en jure à vos pieds (recevez mon serment.)
Oui, votre volonté, votre pouvoir suprême
Ne m'est pas moins sacré que la voix des dieux même,
Et je prends tous ces dieux à témoins de ma foi
Que vous seul en tout tems vous serez tout pour moi.

CLAUDIUS.

Pour Hamlet cependant je connois ta tendresse ;
Tu l'aimes !

OPHÉLIE.

Oui, Seigneur, oui, je vous le confesse,
Mon cœur plein de ses feux, dans son pénible ennui,
Le préfere à moi-même, & vous préfere à lui.

CLAUDIUS.

Tu n'as donc pu toucher cet amant insensible ?

OPHÉLIE.

Mes pleurs n'ont rien produit sur son ame inflexible.

La paix n'entrera point dans ſon eſprit troublé
Que ſous ſes coups, hélas! votre ſang n'ait coulé.

CLAUDIUS.

Va, c'eſt le ſien qu'ici je dois bientôt répandre:
Mes conjurés ſont prêts.

OPHÉLIE.

Dieux! que viens-je d'entendre?

CLAUDIUS.

Tu frémis!

OPHÉLIE.

Vous pourriez!... mon pere!...

CLAUDIUS.

Laiſſe-moi.
Que dois-je à ce cruel? Que m'eſt-il?

OPHÉLIE.

Votre Roi.
Barbare, avez-vous pu concevoir un tel crime
Sans frémir d'épouvante au nom de la victime?
Vous allez immoler, qui? votre Souverain,
Dans ſon propre Palais, ici, de votre main,
Lorſqu'il eſt ſans ſecours.....

CLAUDIUS.

Quoi! ma fille.....

OPHÉLIE.

Oui, mon pere,
C'eſt par ce nom ſacré que j'oſe, que j'eſpere
Détromper votre haine & vous déſabuſer.
Songez-vous aux malheurs que vous allez cauſer?
Vous ôtez à l'Etat un Roi digne de l'être,
Un Roi que tout ſon peuple auroit choiſi pour maître,

Un Roi que ſes Sujets, dans leur juſte courroux,
Au prix de tout leur ſang défendroient contre vous.
Et vous que la naiſſance attache à ſa perſonne;
Qui brillez près de lui de l'éclat qu'il vous donne;
Qui ne poſſédez rien, grandeur, richeſſe, appui,
Que ces biens, ces honneurs ne viennent tous de lui,
Vous l'aſſaſſineriez! Non, je ne puis le croire:
Non, mon pere à ce point n'a pas ſouillé ſa gloire:
Non, pour oſer remplir cet horrible deſſein,
Il faudroit qu'avant tout il m'eût percé le ſein.
Eh, quel appas, Seigneur, a donc pu vous ſéduire?
Croyez-vous être heureux par l'éclat d'un empire?
Quel bonheur vous ſuivra ſur un trône uſurpé
Que du ſang de vos Rois vous-même aurez trempé?
Votre fureur à peine aura commis ce crime,
Que le remords en vous ſaiſira ſa victime;
Vos yeux ne pourront plus, encor pleins de terreur,
Sur vos coupables mains ſe tourner ſans horreur.
Combien plus juſte alors & déteſtant la vie,
Au ſort même d'Hamlet vous porterez envie!
La mer à votre fuite ouvre encor ſes chemins.
Quittons ces lieux, Seigneur, allons loin des humains,
Chercher au ſein des flots quelques rochers ſauvages;
Près de vous ſans frémir j'entendrai les orages:
Oui, Seigneur, je l'eſpere (il y faut conſentir)
J'arracherai de vous un heureux repentir.
Ne délibérez plus. Si votre main perfide
S'obſtine à conſommer cet affreux parricide,
Vos poignards ſont-ils prêts? rien ne peut m'effrayer,
C'eſt ſur ce ſein, c'eſt-là qu'il les faut eſſayer.
Ceſſez d'être coupable, ou m'immolez ſur l'heure.
Attachée à vos pieds, malgré vous j'y demeure;
Je ne les quitte pas que ce cœur combattu
N'ait déteſté ſon crime & repris ſa vertu.

CLAUDIUS.

Quelle indigne pitié te ſaiſit & t'égare?

Me verras-tu tomber sous les coups d'un barbare ?
Qu'ont obtenu d'Hamlet tes larmes, tes douleurs ?
A qui veut mon trépas peux-tu donner des pleurs ?
C'eſt ta flamme à ſon ſort qui te rend ſi ſenſible,
Tous tes efforts ſont vains, ma haine eſt inflexible,
De ſa trop juſte mort j'ai réglé les momens ;
Laiſſe-là ton amour, & ſonge à tes ſermens.

OPHÉLIE.

Mes ſermens : que ſont-ils ? répondez, je vous prie.
Etoient-ils de trahir mon Prince & ma patrie,
D'approuver vos fureurs, de ſouffrir ſans courroux
Qu'au ſein de votre Roi vous enfonciez vos coups ?
Qui s'apprête à commettre une action ſi noire,
S'il réclame un ſerment, n'eſt pas fait pour y croire.
Avez-vous pu douter qu'il ne doive à jamais
Garantir des vertus & non pas des forfaits ?
Je conçois aiſément le trouble où je vous jette ;
C'eſt à moi, s'il ſe peut, d'être fille & ſujette.
J'en connois les devoirs. Adieu, Seigneur.

CLAUDIUS.

Eh, quoi,
Tu trahirois enſemble & ton pere & ta foi ?

OPHÉLIE.

Je ne vous réponds plus.

CLAUDIUS.

Arrête, malheureuſe ;
Arrête ; ſi tu ſors, ta mort n'eſt pas douteuſe.

OPHÉLIE.

Seigneur, j'obéirai. Diſſipez vos terreurs.
D'Hamlet en ce moment je conçois les fureurs ;
Il veut venger ſon pere, une ombre ici l'exige,
C'eſt du ciel, je le vois, que part un tel prodige.
Je n'ai plus qu'à mourir.

SCENE III.

CLAUDIUS, OPHÉLIE, POLONIUS.

(Suivi de deux conjurés.)

POLONIUS.

Seigneur, tous vos amis
Brûlant d'exécuter ce qu'ils vous ont promis.....
Votre fille avec vous!

CLAUDIUS.

(Aux deux conjurés qui accompagnent Polonius.)

Allez, qu'on la ramene,
Et qu'une garde sûre ici près la retienne.

SCENE IV.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

Que viens-tu m'annoncer?

POLONIUS.

Seigneur, en ce moment,
Hamlet, dit-on, est seul dans son appartement.
Mais vous le savez trop: il est plus d'une issue
Par où sa fuite adroite, & sans être apperçue,
Peut aisément la nuit le soustraire à nos coups.
Agissons, il est tems. Si jamais contre vous
Le vigilant Norceste a le plus foible indice,
Le Prince nous échappe, on nous livre au supplice.
Vos conjurés d'abord, tremblants, déconcertés,

Sans murmure & ſans bruit, ſeront tous arrêtés.
Otez-leur, croyez-moi, quand l'inſtant les anime,
Le loiſir de penſer à la grandeur du crime.
Hâtons-nous, tout eſt prêt, le tems eſt précieux,
Et leur troupe bientôt va me ſuivre en ces lieux.

CLAUDIUS.

Des autres conjurés redoutant l'inconſtance,
Je veux les aſſurer ici par ma préſence.
Va, ne perds point de tems.

SCENE V.

CLAUDIUS, *ſeul.*

ENFIN je vais régner,
Mes mains au ſang d'Hamlet vont enfin ſe baigner.
Je ne l'entendrai plus dans ſes obſcurs reproches
De ce ſpectre vengeur conjurer les approches.
Si ſon pere, en effet, revient s'offrir à lui,
Qu'il s'oppoſe à nos coups, qu'il lui ſerve d'appui.
Mais pourquoi m'occuper d'une erreur ſi viſible?
O nuit! tems de forfaits, nuit profonde & terrible,
Epaiſſis ſous ces murs tes voiles ténébreux!
J'aime à voir ton horreur; ce moment dangereux
Me fait monter au trône ou m'envoie aux ſupplices;
Couvre bien mes projets, affermis mes complices;
Livre-leur ma victime, & prêts à l'immoler,
Cache même à leurs bras le ſang qui va couler.
Qu'entends-je? ah ſi déjà leur vive impatience
Avoit porté les coups, m'avoit ſervi d'avance.
Ah, cher Polonius! je t'entends, eſt-ce toi?
Viens, approche, marchons: voici l'inſtant.

SCENE VI.

HAMLET, CLAUDIUS.

HAMLET.

C'EST moi.

CLAUDIUS.

Vous, Seigneur, en ces lieux ! sans escorte ! à cette heure !
Quel chagrin vous poursuit ? permettez....

HAMLET.

Non, demeure.
Je connois tes desseins, & je viens t'en parler.

CLAUDIUS.

De quoi m'accusez-vous ?

HAMLET.

Réponds sans te troubler :
Comme moi, si tu peux, garde un esprit tranquile.
Que crains-tu ? je suis seul, & ma perte est facile.
Pere, amante, bonheur, par toi j'ai tout perdu.
Sur ma tête à l'instant le glaive est suspendu.
Tout est réglé : tes soins ont éloigné Norceste.
Mes gardes sont séduits, nul secours ne me reste ;
Mais j'ai pu t'approcher, c'est à toi de frémir.

CLAUDIUS.

Que veux-tu donc tenter, imprudent ?

HAMLET.

Te punir.

CLAUDIUS.

Me punir ! de ton ſort c'eſt moi ſeul qui diſpoſe,
Et dans l'inſtant...

HAMLET.

Je ſais ce que tu te propoſe.
Mais de tes vils complots quel peut être le fruit ?
Tremble, barbare : un Dieu me parle & me conduit.
Pour venir juſqu'à toi, cachés dans la nuit ſombre,
De mon pere en ces lieux mes pas ont ſuivi l'ombre.
Voici le lieu funeſte où ce pere adoré
But le poiſon mortel par tes mains préparé,
C'eſt-là que devant lui, pour remplir ma parole,
A ſes mânes ſanglants il veut que je t'immole.
Frémis, il eſt préſent.

CLAUDIUS.

Tranchons ces vains diſcours,
Et vois qui de nous deux doit trembler pour ſes jours.
On vient. Nous jugerons ſi ce Dieu qui t'éclaire
Sauvera mieux le fils, qu'il n'a ſauvé la mere.
Vois-tu ce corps ſanglant ?

(Il ouvre la porte de la chambre qui eſt au fond du Théâtre, on y découvre le corps ſanglant de Gertrude à la clarté d'une lampe.)

HAMLET.

Dieux !

CLAUDIUS.

Venez, mes amis ;
Répandez à mes yeux le ſang qui m'eſt promis.

(Des conjurés en ce moment entrent de tous côtés ſur la ſcène, & fondent ſur Hamlet l'épée à la main.)

HAMLET.

(*Tuant Claudius d'un coup de poignard.*)

Meurs toi-même, barbare.

(*S'adreſſant aux conjurés.*)

Et vous, amis d'un traître,
Frappez, ſi vous l'oſez, immolez votre maître.

(*Montrant le corps de Claudius.*)

Que ce corps expirant étendu ſous vos yeux
Vous montre en traits de ſang la juſtice des Dieux:
Et ne ſaviez-vous pas, quand une main perfide
Va lever ſur les Rois un poignard homicide,
Qu'un génie alarmé pour eux & leurs Etats,
Ou veille ſur leurs jours, ou venge leur trépas?
Rentrez dans le devoir, réparez votre offenſe.

(*Montrant le corps de Claudius.*)

Ce coupable immolé ſuffit à ma vengeance,
Mon pere eſt ſatisfait.



SCENE VII & DERNIERE.

HAMLET, OPHÉLIE, NORCESTE,

Suite d'Ophélie & de Norceste.

OPHÉLIE.

Ah ! Seigneur, vous vivez.
Ah ! grace pour mon pere : oui, ses jours conservés
Vont d'un Roi, d'un amant me prouver la tendresse.
Norceste & ses amis... mais quelle horreur me presse !
Vous pleurez... Claudius... Seigneur, je veux le voir,
Je veux... ah ! qu'as-tu fait, barbare ?

(*Voyant le corps de son pere.*)

HAMLET.

Mon devoir.
Privé de tous les miens dans ce Palais funeste,
Je t'adore & te perds. Ce poignard seul me reste.
Mais je suis homme & Roi. Réservé pour souffrir,
Je saurai vivre encor ; je fais plus que mourir.

FIN.